

PROJET POST-DOCTORAL FMS (2018-2020)

« Sans comparaisons, on ne s'en sort pas » (Ruth Klüger)

Poétiques “hantologiques” et intersectionnelles de la mémoire de la Shoah et de l'esclavage chez des auteures de l'espace européen et transatlantique

PRÉSENTATION DU 15.01.2020, SÉMINAIRE DES BOURSIER.E.S

C'est avec une émotion particulière que je présente ce travail post-doctoral soutenu par la FMS et placé sous la figure tutélaire de Ruth Klüger, juive autrichienne née à Vienne en 1931, survivante de la Shoah, déportée à l'âge de 11 ans à Theresienstadt, Auschwitz et Christianstadt, avec sa mère, Alma Hirschel (1903-2000), avec qui elle a émigré après la guerre aux États-Unis, où elle est devenue une germaniste reconnue. En effet, son père, Viktor Klüger (1899-1944), médecin gynécologue, dénoncé pour avoir pratiqué des avortements, avait fui de Vienne vers la France : il y sera finalement déporté depuis Drancy dans le convoi 73, parti le 15 mai 1944 en direction des pays baltes, dans lequel se trouvaient également André (1891-1944) et Jean (1925-1944) Jacob, les père et frère de Simone Veil (1927-2017), déportée à Auschwitz par le convoi n° 71 du 13 avril 1944, première présidente de la FMS (2001-2007) et responsable de la « loi Veil » (1974) encadrant la dépénalisation de l'avortement en France.

Dans un passage de son autobiographie, publiée en 1992 sous le titre *weiter leben. Eine Jugend* (« continuer à vivre. Une jeunesse »), où elle réfléchit aux enjeux des travaux historiques et mémoriels sur la Shoah, Ruth Klüger avance : « Mais je ne sais vraiment pas comment on peut aborder la chose autrement que par des comparaisons¹ ». La « chose » (« *die Sache* ») en question n'est autre que la Shoah. Par cette affirmation, comme dans d'autres de son œuvre, Klüger défend ainsi une position en apparence peu orthodoxe face à toute une tradition intellectuelle et historiographique affirmant le caractère unique de l'entreprise nazie de « destruction des Juifs d'Europe » (R. Hilberg).

De fait, la question de l'unicité de la Shoah et, partant, de l'impropriété, voire de l'impossibilité, de toute comparaison à son égard, fait partie des questions historiques et politiques les plus discutées, ces trente dernières années, dans les espaces publics occidentaux. Du fameux *Historikerstreit* de la fin des années 1980 à la mise en exergue d'une problématique « concurrence des victimes² » contemporaine, voire de « guerres des mémoires³ » versant dans l'exacerbation d'identités dites « communautaires » – dont les spectacles antisémites d'un Dieudonné peuvent apparaître, en France, comme le paradigme caricatural – jusqu'à la récente lettre ouverte de chercheur.e.s réagissant au positionnement de l'*United States Holocaust Memorial Museum* (USHMM) de Washington contre toute analogie impliquant la Shoah⁴, ce débat pose de manière aussi aiguë qu'exemplaire la question du statut éthique comme épistémopolitique de la comparaison et de ses enjeux mémoriels.

¹ « *Aber ich weiß gar nicht, wie man anders an die Sache herankommen soll als durch Vergleiche* » (Ruth KLÜGER, *weiter leben. Eine Jugend*, Göttingen, Wallstein Verlag, 1992, p. 76, ma traduction). Voir pour l'édition française : Ruth KLÜGER, *Refus de témoigner : une jeunesse*, trad. fr. Jeanne ETORÉ-LORTHOLARY, Paris, V. Hamy, 1997.

² Jean-Michel CHAUMONT, *La concurrence des victimes : génocide, identité, reconnaissance*, Paris, la Découverte, 2002.

³ Pascal BLANCHARD et Isabelle VEYRAT-MASSON (dir.), *Les guerres de mémoires : la France et son histoire. Enjeux politiques, controverses historiques, stratégies médiatiques*, Paris, La Découverte, 2008.

⁴ Voir : <https://www.nybooks.com/daily/2019/07/01/an-open-letter-to-the-director-of-the-holocaust-memorial-museum/> (accédé le 15.04.2020).

Que signifie, donc, mais aussi que peut la comparaison face à ce qui se pose, voire s'impose, comme « incomparable » ? Et dès lors : *pourquoi* et *comment* « comparer » ?

Ancré dans la conviction que les textes littéraires, par leur dimension “poétique” – à la fois poétique et éthique –, sensible et incarnée, ainsi qu'une démarche réflexive de littérature comparée, peuvent apporter des éléments d'analyse complexes et nuancés à ces questions, ce projet envisage cette problématique cruciale à la lumière des œuvres autobiographiques et réflexions mémorielles de Ruth Klüger, encore peu étudiées en France, et d'un corpus transatlantique de textes d'auteurs où s'entrecroisent diversement les mémoires juives et noires de la Shoah et de l'esclavage et, plus généralement, de l'antisémitisme et du racisme. Il s'attache ainsi à analyser comment se déploient, tant par ce dialogue entre les œuvres que dans les textes même, des poétiques « hantologiques » (Jacques Derrida) et intersectionnelles (Kimberlé Crenshaw), qui substituent au paradigme nivelant et décontextualisant d'une comparaison terme à terme une écriture du « partage » des mémoires entre ces deux histoires de déshumanisation, fondatrices pour l'une, de la modernité euro-atlantique et de sa violence, pour l'autre, de sa « rupture de civilisation » (Dan Diner). Aussi s'agit-il d'explorer les traversées textuelles, issues de migrations forcées (« *Middle Passage* » pour les écrivaines africaines américaines et afro-caribéennes ou exil euro-atlantique pour les auteures juives survivantes ou « descendantes » de la Shoah) ou choisies (voyages personnels-politiques) de ce carrefour transatlantique, qui est aussi creuset, comme des « ponts » au sens de « partage » (à la fois ce qui sépare et ce qui réunit) et de « passage » (à la fois omission et transmission) des mémoires – double ambivalence qui constitue une problématique non seulement comparatiste et “poétique”, mais aussi fondamentalement féministe.

1. Partages méthodologiques : construire des ponts entre *memory studies* et intersectionnalité

Trente après la chute du mur de Berlin et la prétendue fin de l'Histoire alors diversement invoquée ou conjurée, sous les effets conjugués du développement de l'histoire « globale », « croisée » ou « connectée » ainsi que de différents « tournants » critiques (*transcultural/ transnational, comparative, postcolonial turns*), le paradigme de l'unicité de la Shoah se reconfigure désormais, tant dans l'historiographie que dans le champ florissant des études mémorielles (*memory studies*) internationalisées, pour se « globaliser » ou se « cosmopolitiser », suivant divers modèles avancés, à travers sa confrontation transmémorielle avec d'autres traumas historiques à l'échelle mondiale : esclavage, colonialismes, génocides.

Si les *memory studies* transnationales, qui s'inscrivent dans une dynamique transculturelle et « non-compétitive » (Michael Rothberg) se définissent régulièrement comme et/ou plaident pour un « nouveau comparatisme » (id.), « une nouvelle approche comparative » (Bryan Cheyette) et ont contribué à formuler des modèles pertinents en ce sens, tel celui de « mémoire multidirectionnelle » (Michael Rothberg), de « mémoire prosthétique » (Alison Landsberg), de « mémoire palimpseste » (Max Silverman), de « mémoire voyageuse » (Astrid Erll) ou encore de « post-mémoire » (Marianne Hirsch), les études spécifiquement ancrées dans une démarche poétique, qui problématise et analyse les formes d'écriture de la mémoire transculturelle y sont encore relativement peu représentées.

En outre, bien que certaines de ces approches (telle celle de Marianne Hirsch, explicitement, ou de Michael Rothberg, ponctuellement) s'intéressent aux médiations du genre et de la sexualité dans les poétiques mémorielles, le développement des *memory studies* à l'échelle internationale reste partiellement caractérisé par un manque de prise en compte des dynamiques globales de pouvoir, et en particulier de genre, dans l'appréhension des mémoires, de leurs circulations et énonciations, tant du point de vue des acteur.rices, que des représentations ou processus de transmission.

De cette interrogation critique sur les questions de poétique, de pouvoir et de genre a émergé la nécessité méthodologique, non seulement de réunir une archive alternative à celle, le plus souvent androcentrée, convoquée dans les études transculturelles qui mettent en dialogue les mémoires juives et noires, mais aussi de mobiliser pour l'analyse une démarche intersectionnelle qui permette de questionner plus finement les intrications du genre, de la « race », de la classe et de la sexualité à l'œuvre dans ces poétiques mémorielles entrecroisées.

En effet, à la fois approche métacritique, méthode d'analyse et éventuelle thématique textuelle, l'intersectionnalité (concept avancé à partir de 1989 dans les travaux de la chercheuse en droit africaine américaine Kimberlé Crenshaw, et notamment issu des diverses problématisations des questions de genre, de race, de classe et de sexualité au sein du *Black feminism* étasunien) peut, à divers égards, se comprendre comme une problématisation de la question du « partage », qui permet dès lors de poser à nouveaux frais la question du comparatisme et des dynamiques de pouvoir au sein des poétiques (trans)mémorielles. De fait, en tant qu'épistémologie qui reconnaît et analyse le caractère à la fois situé et diversement intriqué de tout point de vue et positionnement dans le monde, une démarche intersectionnelle (telle qu'elle se développe aussi dans l'historiographie sur la Shoah, notamment à travers des travaux novateurs comme ceux de l'historienne Anna Hájková) incite non seulement à recouvrer les expériences, mémoires et voix marginalisées par les récits hégémoniques, mais aussi à prêter attention à la singularité, à la complexité et à la contextualité de toute énonciation et des formes discursives où elle s'incarne. Or, en tant que femmes juives ou noires, les subjectivités des auteures du corpus envisagé ainsi que des personnages, le plus souvent féminins (autobiographiques ou fictifs), qu'elles convoquent dans leurs textes, se construisent à l'intersection du genre et de la race, voire de la classe et de la sexualité, les constituant doublement comme des « sujets ex-centriques » (Teresa de Lauretis). En analysant l'inscription de cette « excentricité » dans l'écriture, il s'agit ainsi de réfléchir les formes à travers lesquelles les textes réfléchissent les voies de la mémoire et de la comparaison, en mettant au jour la spécificité intersectionnelle de la « poétique » transmémorielle qui s'incarne, s'exprime et se pense par leurs voix.

À ce titre, une analyse intersectionnelle représente un gain critique pour l'étude de ce corpus mémoriel « excentrique », tout en déplaçant la question comparatiste initiale de la double unicité/unité de l'événement vers celle de la double unicité (au sens de singularité) et unité (au sens de solidarité) possible des expériences et de leurs mémoires.

2. Partages diasporiques : le « passage transatlantique » comme pont «poétique» intersectionnel

Situé à l'intersection d'une histoire croisée, voire partagée, de migration forcée, celle de l'exil ayant suivi la persécution et/ou la déportation antisémites pour les diasporas juives, celle de la traite triangulaire ayant déporté des millions de personnes africaines vers les rives caribéennes et américaines pour les diasporas noires, l'espace transatlantique apparaît comme un carrefour transhistorique et transculturel particulièrement dense et propice à la rencontre et à l'analyse comparatiste des passages et partages mémoriels.

Cependant, si les analogies mémorielles et textuelles entre la Shoah et l'esclavage et, plus généralement entre le racisme et l'antisémitisme, ont pu être analysées dans diverses études, celles-ci se sont régulièrement concentrées sur l'espace étasunien et, même lorsqu'elles convoquent l'espace caribéen francophone – à travers le *Discours sur le colonialisme* d'Aimé Césaire (1950) ou *Peau Noire, Masques blancs* de Frantz Fanon (1952) – ou anglophone – avec les textes de Caryl Philipps –, elles se consacrent le plus souvent à des œuvres d'auteurs masculins ; enfin, dans tous les cas, elles n'analysent presque jamais ces textes dans une approche intersectionnelle.

En prenant pour point de départ heuristique les réflexions comparatistes métamémorielles et intersectionnelles déployées par Ruth Klüger dans ses textes autobiographiques au prisme des partages transatlantiques entre mémoires juives et noires, ce projet s'attache donc à reconstituer une autre archive de ces croisements diasporiques, archive « ex-centrique », qui peut aussi se lire comme une « *willfulness archive* » (Sara Ahmed), une « archive de l'obstination » qui jette des ponts entre des expériences et mémoires minorisées au sein de cet espace transatlantique.

Pour ce faire, j'ai réuni trois constellations de textes dispersés, que je désigne comme trois « passages transatlantiques », où se sont formés des ponts de mémoire excentriques :

- ❖ « L'exil juif étasunien », qui rassemble des textes de survivantes de la Shoah, dont l'expérience d'exil et de migration leur fait rencontrer la mémoire de la traite transatlantique et du racisme étasunien ; des textes d'auteurs juives de la « seconde génération » (descendantes de survivant.e.s de la Shoah ou de parents immigrés de plus longue date aux États-Unis) qui jettent des ponts politiques et/ou poétiques entre les expériences, mémoires et luttes diasporiques juives et noires, mais aussi entre antisémitisme, racisme et sexisme ; des textes d'auteurs africaines-américaines où les expériences du racisme et de l'antisémitisme se font écho.
- ❖ « L'œil du cyclone caribéen » (Yolaine Parisot) qui regroupe des textes de l'espace caribéen, principalement d'auteurs francophones et anglophones, ainsi que quelques textes germanophones, qui mettent diversement en dialogue et en regard les expériences juives et noires de l'exil, de la persécution, de l'esclavage et du colonialisme d'un point de vue intersectionnel.
- ❖ « Le nœud de mémoire » (Michael Rothberg) afro-allemand, réunissant des textes écrits par des auteures et activistes afro-féministes allemandes à partir du milieu des années 1980, qui entrecroisent leurs réflexions sur la mémoire allemande de la Shoah et du colonialisme avec les perspectives transnationales des diasporas noires, notamment à travers leurs échanges poétiques/politiques avec la poétesse féministe et lesbienne afro-caribéenne Audre Lorde, qui a régulièrement séjourné à Berlin à du milieu des années 1980 aux débuts des années de réunification et a thématiqué dans certains de ces textes les (re)configurations mémorielles allemandes au prisme de ses expériences et voyages diasporiques transatlantiques.

Par l'analyse connectée, plurilinguistique et plurigénérique (le corpus est constitué de textes autobiographiques, de romans, d'essais ou de poésies) de ces trois « passages » transatlantiques diasporiques, correspondant à des configurations spatio-temporelles différentes, il s'agit ainsi de mettre au jour les diverses formes et effets « poétiques » des « migrations vers d'autres passés » (Andreas Huyssen).

3. Partages mémoriels : « poétiques » hantologiques et intersectionnelles

À l'encontre d'un comparatisme « compétitif » ou « nivelant », qui s'attacherait à collationner les œuvres terme à terme ou point par point pour établir l'anthologie hâtive des différences et ressemblances, le projet se propose de les étudier en les li(s)ant l'une avec l'autre, l'une à travers l'autre, l'une *hantant* l'autre et l'une *en tant* qu'autre, en un geste « hantologique » (selon le terme de Derrida) qui ouvre une chambre d'échos « poétique » et transmémorielle intersectionnelle, où s'expriment les singularités situées et incarnées d'expériences construites et partagées au croisement du genre et de la « race », voire de la classe et de la sexualité.

Il s'agit ainsi de s'intéresser aux formes que prennent, dans les textes mêmes, les voies et voix d'une possible « comparaison » pour explorer comment ces œuvres répondent, chacune à leur façon, et en écho, au défi partagé de « la littérature en suspens » (Catherine Coquio), en déployant des « poétiques » intersectionnelles de la hantise, mais aussi de la « mémoire voyageuse » (Astrid Erll) comme expérience traductive, translation non seulement spatiale mais encore transculturelle et (trans)linguistique. Sans détailler ici l'ensemble des analyses à la fois vastes et variées induites par ces questions, j'en esquisse quelques pistes pour exemples.

a) *Comparaison n'est pas raison ou comment (ne pas) comparer l'incomparable*

Au-delà, ou en parallèle, des nombreux concepts forgés ou mobilisés au sein des *memory studies*, évoqués dans la première section dévolue à l'état de la question, ce projet souhaite éprouver la productivité d'une analyse qui ancre la réflexion dans les mots mêmes des auteurs du corpus, selon le projet intersectionnel de penser les expériences et textes mémoriels à partir de points de vue situés et incarnés, en suivant ainsi les voies et voix ouvertes par les premières concernées.

De fait, plusieurs œuvres du corpus développent, de manière tantôt explicite et méta-discursive, tantôt plus implicite et métaphorique, des formes de réflexion « poétique » tout à fait singulières sur la question de la mémoire. Celles-ci passent notamment par l'élaboration de concepts et de créations linguistiques au sein de l'écriture. Ainsi, pour n'en donner qu'un rapide exemple, Ruth Klüger forge-t-elle des néologismes comme « *Zeitschaft* » (« *timescape* » dans la traduction française), mobilise des métaphores (« *Brücke* » ou « *bridge* ») ou resémantise des termes comme « *Einmaligkeit* » (« unicité ») et « *Gleichung* » (« équation »), pour réfléchir de manière à la fois critique et incarnée au paradigme de l'unicité de la Shoah comme au sens et aux enjeux singuliers de la comparaison mémorielle. D'autres textes, dans le même sens, incarnent les ambiguïtés des partages et passages mémoriels dans la matérialité de la langue, à travers des expressions oxymoriques, des jeux poétiques sur les répétitions (anaphores, polyptotes), la polysémie....

b) “*G/host writing*” (K. Gyssels) : *Hantologies intersectionnelles*

Parallèlement, les textes du corpus substituent diversement aussi bien au « paradigme » de l’unicité de l’Holocauste » qu’aux « équations » nivelantes des figures “poétiques” intersectionnelles qui dessinent, autant qu’elles troublent, dans l’écriture les contours comparatistes d’un « partage » incarné et singulier des mémoires.

Celui-ci se décline notamment à travers la figure du « *Gespenst* », « *ghost* », « fantôme » ou « spectre » – cet anagramme de « respect » selon Derrida – qui joue un rôle central dans plusieurs œuvres du corpus, pour rendre compte de l’expérience du traumatisme, de la violence et de sa mémoire, transformant leurs auteures en « *g/host writers* » (K. Gyssels) et façonnant cette figure intime et poétique en puissance de hantise et de conjuration collectives. Parallèlement, certains textes mettent au jour une articulation énonciative entre le « fantôme » et le « délire », qui peut se lire comme une forme intersectionnelle de poétique de l’indicible et de la mémoire entravée, enjeu partagé des écritures testimoniales des violences extrêmes, mais dont la dimension délirante fait aussi signe vers un codage genré de l’expérience du traumatisme. À cet égard, autant les reconfigurations du « *mother/daughter plot* » (M. Hirsch) dans certains textes que la problématisation genrée de la folie dont sont saisies certaines protagonistes s’entrecroisent avec la question de l’âge de celles qui apparaissent comme des sur-vivantes (au sens d’une vie en excès autant qu’en sursis) que les hantises de la mémoire empêchent de « continuer à vivre » (selon la traduction du titre allemand de l’autobiographie de Klüger). Autre allégorie possible du délire, textuelle inquiétude de la revenance, certaines auteures ont recours à la figure à la fois hybride et partagée de la sorcière et, à travers elle, à un imaginaire transculturel de la mémoire comme forme féminine de sorcellerie.

En ce sens, outre l’analyse intersectionnelle des divers tropes, figures singulières ou partagées ou encore stratégies énonciatives mises en œuvre dans les textes, on peut aussi interroger l’articulation entre genre (au sens de *gender*) et genre (au sens de forme littéraire) de l’écriture, en explorant notamment les (ré)écritures du « je » au sein du corpus. En effet, une partie des œuvres du corpus constituent des (auto)biographies, réelles, semi-fictives, ou historico-fictives, qui négocient avec les codes genrés à la fois des écrits androcentrés de l’esclavage (*slave narratives*) et de la Shoah (la prédominance des textes d’auteurs masculins dans ce champ testimonial est notamment pointée par Klüger) et des écrits de l’intime, « journal » et « autobiographie », souvent codés comme féminins. Par ailleurs, certains de ces textes qui se présentent comme des récits d’enfance, voire comme de possibles romans de formation (*Bildungsromane*) au féminin se construisant dans un dialogisme intertextuel avec le journal d’Anne Frank – prototype à l’inverse d’une écriture et d’une « formation » littéralement interrompues par la déportation et l’extermination – peuvent se lire comme une double réflexion générique et genrée sur les formes « compliquées » (dans tous les sens du terme) des subjectivations intersectionnelles et des mémoires excentriques de l’oppression.

a) *Translation/traduction mémorielles*

Enfin, la recherche inclut un travail de réflexion sur la « mémoire voyageuse » et l’écriture mémorielle comme espace de translation/traduction linguistique, à l’intersection des *memory studies* et *translation studies*.

De fait, si, selon le titre des mémoires d’Eva Hoffman, l’exil correspond à l’expérience d’être « *lost in translation* », qu’arrive-t-il à la traduction lorsqu’elle passe par/dans l’exil et à la mémoire lorsqu’elle passe par/dans la traduction ? Dans quelle mesure les passages transatlantiques peuvent-ils être analysés comme des formes de traduction, voire d’auto-traduction ?

Centrale dans les expériences, mémoires et poétiques diasporiques, la question des langues « passées » (perdues) ou « partagées » ouvre également un champ complexe d'investigation, invitant notamment à étudier les stratégies hétérolingues et/ou translinguistiques qui instituent plusieurs textes du corpus en espaces de passages et partages où les langues diasporiques (yiddish et créole notamment) s'entremêlent régulièrement aux langues du colonialisme (français et anglais dans l'espace caribéen) ou de la migration étasunienne (passages de l'allemand à l'anglais pour les exilées juives germanophones).

Partages *in progress* (en guise de conclusion)

À défaut de conclure, je partagerai quelques pistes possibles et provisoires de réflexion à l'horizon de cette vaste recherche comparatiste, encore en cours et au long cours.

D'une part, ce projet repose sur la double prémisse méthodologique qu'aussi bien la poétique comparée que l'intersectionnalité, pourtant rarement convoquées dans ce contexte, peuvent apporter une contribution complexe et nuancée aux débats épistémopolitiques sur l'unicité de la Shoah et le comparatisme mémoriel.

Dans ce sens, il plaide aussi pour une plus grande intégration de la question de l'antisémitisme dans le cadre des analyses intersectionnelles, tout en travaillant à mettre au jour des archives alternatives de ces approches, qui ne les réduisent pas au seul espace étasunien, mais permettent de retracer leur généalogie et pertinence transnationales.

D'autre part, l'attention portée à la "poétique" des écritures (trans)mémorielles et à leur inscription dans des points de vue situés où se forment et performant diversement les co-constructions du genre, de la race, de la classe et de la sexualité, ouvre vers une interrogation, mais aussi vers une ré-incarnation des concepts mobilisés, voire célébrés, par les *memory studies* globalisées, dont l'abstraction « cosmopolite » – à l'instar de la figure du juif devenu signifiant vide du multiculturalisme, critiquée à ce titre par Sander Gilman – porte parfois le risque d'oblitérer les rapports matériels et performatifs de pouvoir constitutifs des circulations/migrations transnationales – qu'elles soient celles des personnes – et en particulier des femmes –, des textes ou des mémoires.

Enfin, par le recours à un comparatisme interdiasporique, il s'agit aussi d'esquisser une cartographie des dynamiques de la « mémoire voyageuse » de la Shoah et de l'antisémitisme qui permette, à l'encontre de certains reproches d'euro-centrisme aux relents relativistes, de redessiner, à travers les formes et les voix intersectionnelles où elle a pris corps, les contours incarnés de son histoire globale et transnationale, tout en (ré)ouvrant la voie, en retour, à une histoire et mémoire européennes (d)écrites dans leurs dimensions transculturelles, diasporiques, voire queer.

Par cette réflexion "poétique" et intersectionnelle, ce projet souhaite ainsi apporter une contribution sensible et différenciée à une politique partagée des mémoires, qui apparaît, dans nos sociétés en proie au « mal d'archive » (J. Derrida) comme au « mal de vérité » (C. Coquio) d'une brûlante actualité, alors que s'entrechoquent encore au présent les multiples échos de la violence en tant que revenance.